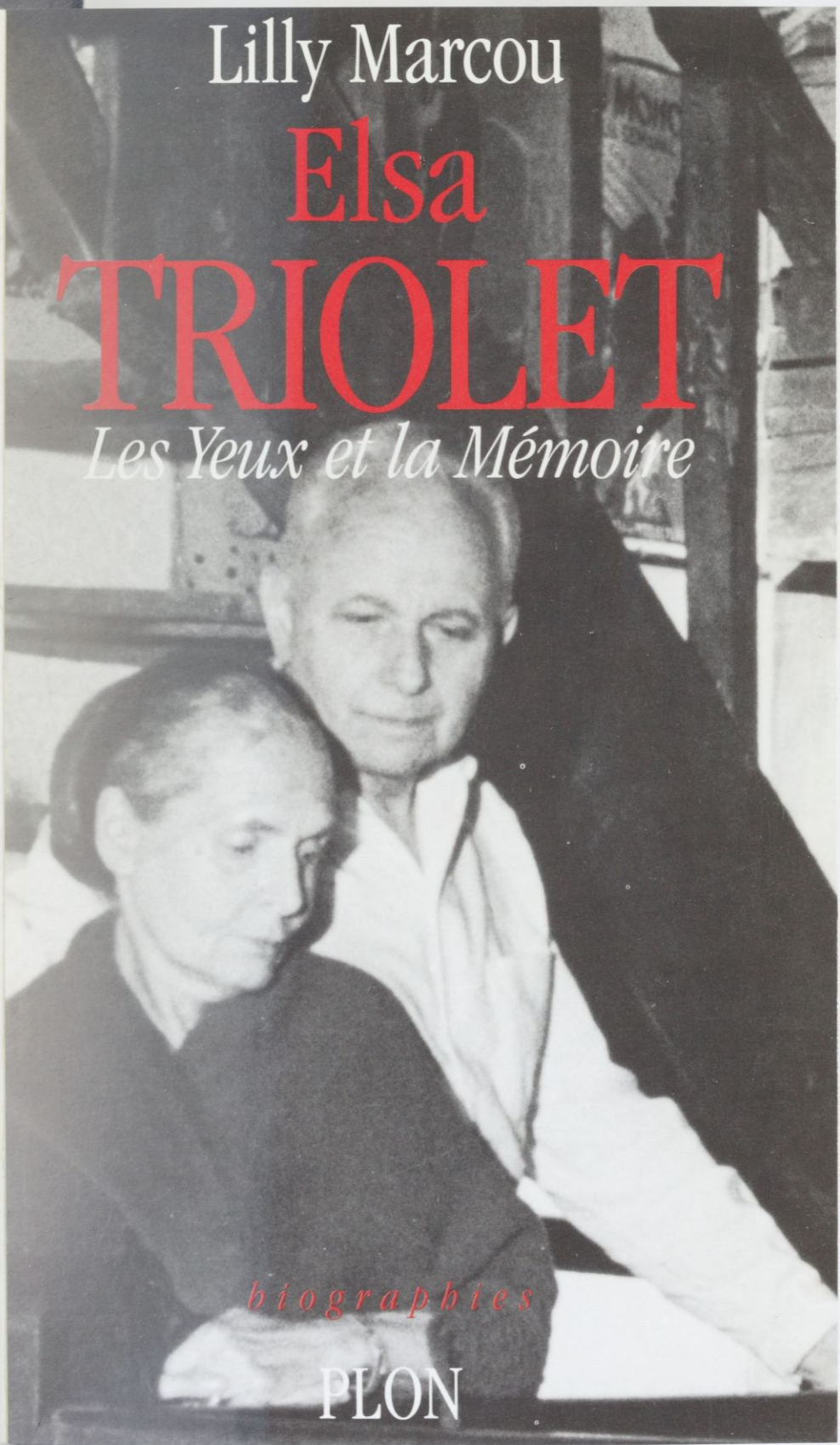
Lilly Marcou

Elsa TRIOLET

Les Yeux et la Mémoire



biographies

PLON

ELSA TRIOLET

8° Ln 27
98599

DU MÊME AUTEUR

Le Kominform, le communisme de guerre froide, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, 360 p.

L'Internationale après Staline, Grasset, 1979, 320 p.

Les Staline vus par les hôtes du Kremlin, Gallimard, 1979, 250 p. (Coll. Archives).

L'URSS vue de gauche (dir.), PUF, 1982, 310 p.

Une enfance stalinienne, PUF, 1982, 200 p.

Le Communisme malgré tout. Entretiens avec Santiago Carrillo, PUF, 1984, 189 p.

Les Pieds d'argile, le communisme mondial au présent, 1970-1986, Ramsay, 1986, 492 p.

La Guerre froide, l'engrenage, Éditions Complexe, 1987, 275 p. (1947, La mémoire du siècle).

Les Défis de Gorbatchev, Plon, 1988, 275 p.

Le Mouvement communiste international depuis 1945, 2e édition, PUF, 1990, 124 p. (Coll. « Que sais-je ? »).

Ilya Ehrenbourg, un homme dans son siècle, Plon, 1992, 381 p.

180766 92

LILLY MARCOU

ELSA TRIOLET

Les Yeux et la Mémoire

Biographies

PLON
76, rue Bonaparte
Paris

299

Le sous-titre de ce livre a été emprunté au poème d'Aragon « Les Yeux et la Mémoire ».

© Librairie Plon, 1994.
ISBN : 2-259 02650-8

A mes petits-fils
David et Élie

DL-19091994-27151

...Il faudra peut-être de longues années pour publier la vérité... Après des bouleversements, des guerres, la disparition des contemporains... et encore, alors ce qui était aigu se sera émoussé, bien des choses ne seront plus compréhensibles, et les éditeurs diront que ça n'intéresse pas le public...

ARAGON, *La Mise à mort*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Préambule

« Les écrits sont précédés de leur propre légende et de la légende de l'auteur. J'ai des yeux qui sont ceux d'Elsa. J'ai un mari qui est communiste. Communiste par ma *faute*. Je suis un outil des Soviets. Je suis une femme à bijoux. Je suis une grande dame et une souillon. Je suis soumise au réalisme socialiste. Je suis une moraliste et un être frivole qui fait du tricot, qui brode des histoires. Je suis Schéhérazade, la grande romancière. Je suis la muse et la malédiction du poète. Je suis belle et je suis repoussante. On me bourre de pensées et de sentiments comme une poupée de son, sans que j'y sois pour quelque chose[1]. » Voilà ce que disait Elsa Triolet dans son avant-dernier livre, l'essai *La Mise en mots*, superbe réflexion sur la vie, la mort, les autres. Cette grande dame a eu toute sa vie une peur obsédante des biographes et des falsifications historiques, au point d'avoir écrit deux romans sur ce thème, *Le Grand Jamais* et *Écoutez-voir*. Jusqu'à la fin de ses jours elle s'est battue contre les manipulations en URSS de la vie et de l'œuvre de Maïakovski, que ce soit à l'époque de Staline, de Khrouchtchev ou de Brejnev. Toute sa vie, elle a été victime de calomnies qui l'ont présentée successivement ou simultanément comme une espionne

1. Elsa Triolet, *La Mise en mots*, in *Œuvres romanesques croisées* d'Elsa Triolet et Aragon, Robert Laffont, 1973, tome 40, p. 266.

du KGB, une mégère qui faisait le malheur d'un poète, une émigrée intrigante ayant acquis une célébrité non méritée, la pasionaria *rouge* qui a poussé Aragon vers le communisme. « Je suis une privilégiée en tout, dira-t-elle à son amie Edmonde Charles-Roux. La haine et l'amour me submergent. Un poète m'aime, il le dit. Et pour tout arranger le poète est communiste. On ne me le pardonnera pas[1]... » Elle avait la diffamation en horreur et vivait la calomnie comme un meurtre. Mais cette femme à la lucidité légendaire savait que les ragots et la malveillance ne l'épargneraient pas : la gloire attire l'assassinat moral[2]. « Que peut dire un biographe, écrit-elle, sauf : Né à... Mort le... ? Comment peut-il connaître ou deviner les faits qui appartiennent vraiment à la biographie d'un homme ? La vie mène l'homme de fil en aiguille, mais personne, sauf lui-même, ne pourrait retrouver comme cela s'est fait[3]. »

Je n'ai pas respecté le souhait d'Elsa. La vérité d'une vie, qui, en effet, la connaît vraiment ? Pour cerner la sienne, j'ai suivi les conseils d'Aragon, qui nous avait avertis de mesurer la portée de ses propos avec attention, histoire de ne pas lui faire dire plus qu'elle n'avait décidé d'en dire[4], et je me suis contentée de la narrer

1. Edmonde Charles-Roux, « Elsa Triolet, une femme dans le feu », *Faites entrer l'infini*, 10 décembre 1990.

2. Aujourd'hui, vingt-cinq ans après sa mort et à la veille du centenaire de sa naissance, elle est victime de deux auteurs, dont l'un est russe : ils se sont livrés à une mutilation sans vergogne de la citation qui ouvre ce préambule, la présentant comme un « aveu étonnant » qu'Elsa aurait fait avant de mourir : « Mon mari est communiste, communiste par ma faute, je suis l'instrument des autorités soviétiques, j'aime porter des bijoux, je suis une dame du monde, je suis une souillon ! » (Cf. Gonzague Saint-Bris, Vladimir Fédorowski, *Les Égéries russes...*, J.-C. Lattès, 1994, p. 250.) Ignorent-ils, ces messieurs, qu'il existe une déontologie littéraire ?

3. Elsa Triolet, *L'Inspecteur des ruines*, Gallimard, 1978, p. 334.

4. Aragon, « Préambule », in Elsa Triolet, *Fraise-des-Bois*, Gallimard, 1974, p. XI.

un peu comme on raconte une histoire aux enfants : Il était une fois..., dans un pays lointain, deux sœurs qui vécurent longtemps et qui eurent toutes deux des destinées fantastiques. Jeunes filles, elles étaient belles et riches et devinrent les muses des deux plus grands poètes du siècle. Elles furent parfois malheureuses, mais jamais solitaires, bien que la solitude les hantât toujours. La persistance de certaines obsessions chez la cadette l'amena à devenir écrivain, au grand étonnement de l'aînée. Pour des raisons mystérieuses, et qu'il faudra élucider, ces fillettes, à peine devenues adultes, déjà cultivées, élégantes et gaies, furent mêlées de près à l'aventure communiste qui ne faisait pourtant guère partie de leur héritage familial, ni de leur formation originelle. Point révolutionnaires, encore moins militantes, elles pénétrèrent néanmoins les milieux subversifs et participèrent, à leur manière, à la constitution d'un monde fondé sur des valeurs et des mœurs bien différentes de celles de la bourgeoisie dont elles venaient. Jusqu'où alla cet engagement étonnant ? Et quel fut-il vraiment ?

Lili, la sédentaire, qui touchait à tout — sculpture, cinéma, littérature, théâtre — n'a rien laissé derrière elle, mais elle reste, dans la mythologie du siècle, comme le grand amour de Maïakovski.

Elsa, la voyageuse, après une jeunesse difficile et tourmentée, a épousé Aragon. Elle s'est consacrée à cet amour unique tout en construisant parallèlement une véritable œuvre littéraire.

Elles ont vécu le communisme jusqu'à en devenir les prisonnières, restant cependant, chacune à sa manière, des contestataires. Et « de fil en aiguille », pour reprendre une formule chère à Elsa, elles ont tracé un itinéraire complexe, marqué de zones d'ombre et de lumière, fascinantes par leur beauté, leur intelligence et leur talent, désarmantes par leur rudesse et leur détermina-

tion. Quelle fut la part de chacune dans le témoignage irremplaçable qu'elles nous ont laissé sur ce siècle où le communisme, avant l'immense faillite du crépuscule, offrit toutes les promesses de l'aube ?

CHAPITRE I

Deux sœurs, la Russie, le poète

Une enfance protégée

Ella Iourevna Kagan naît à Moscou le 12 septembre 1896 dans une famille bourgeoise d'origine juive. D'entrée de jeu, le fait même que les siens habitent à Moscou la situe parmi les privilégiés, c'est-à-dire les juifs qui vivent hors de la « zone de résidence ». Lorsqu'on a le malheur d'être juif dans la Russie des tsars, il faut être nanti pour pouvoir mener une existence presque normale. Iouri Aleksandrovitch Kagan, avocat brillant et esprit cultivé, natif de la région de Courlande en Lettonie, fait partie de ces quelques intellectuels d'origine juive qui, grâce à leur instruction et à leur travail, ont réussi à lever les barrières qui endiguent la masse de leurs coreligionnaires. Conscient de sa situation enviable, il voudrait que le plus grand nombre puisse bénéficier de la même chance. Aussi consacre-t-il une bonne partie de son temps à étudier la condition des juifs dans l'empire, et comment ils pourraient parvenir à vivre là où bon leur semble. L'avocat en exercice qu'il est a le sentiment de pouvoir agir concrètement sur cette triste réalité.

Ella Iourevna grandit dans une Russie où l'intelligentsia sait que le vieux monde est condamné. Personne ne défend l'autocratie, les gens de progrès sont libéraux ou

socialistes. La contestation existe dans tous les milieux cultivés, même bourgeois. Son enfance se déroule sous le règne débutant de Nicolas II, qui suit la même politique réactionnaire que son père, le tsar Alexandre III. C'est l'époque de la monarchie absolue, de la réaction ininterrompue. Bornés, les deux derniers tsars ont repoussé tout projet de constitution, tout programme de réforme, limitant à l'extrême les effets de celles qui avaient été adoptées du temps d'Alexandre II. Une chape de plomb couvre la Russie : la presse est sous contrôle, les étudiants sont surveillés, le rôle de l'Église est renforcé dans les écoles, la police est omniprésente. L'idée est répandue que les juifs sont responsables des troubles révolutionnaires, ce qui incite le petit peuple à organiser contre eux des pillages et des pogromes — surtout dans le sud-est du pays et à Kichinev en 1903.

Les enfants Kagan sont informés des tragédies qui secouent un monde mis au ban de la société, écrasé sous le poids de toutes sortes d'interdits : le *numerus clausus*, une législation spéciale qui les humilie et les persécute. Et, surtout, sous la menace constante des pogromes. Le sentiment de n'être pas comme les autres s'enracine très tôt chez les deux sœurs. C'est durant leur enfance, à la fin du XIX^e^ siècle, que sont diffusés les *Protocoles des Sages de Sion* — texte fabriqué de toutes pièces par un agent de l'Okhrana. C'est durant leur jeunesse, en 1913, qu'éclate l'affaire Beilis : on accuse, à Kiev, le juif Beilis d'avoir tué un enfant chrétien pour mélanger son sang aux matzos de Pessah (la Pâque juive). Les Kagan, désespérés devant cette imposture, suivent avec émotion les comptes rendus des audiences du procès. Celui-ci aboutit à un non-lieu : quel soulagement, on respire enfin [1]...

1. Journal d'Elsa de 1912-1913, cahier manuscrit 062. Fonds Elsa Triolet-Aragon, CNRS.

Bien que protégée, la petite Ella/Fraise-des-Bois, dite aussi Elitchka ou Ellik, est elle-même un jour victime de cet opprobre. Lors de vacances dans une ville d'eaux à la mode, un jeune garçon aristocrate refuse de jouer avec elle parce qu'elle est juive. Plus tard, la romancière y fera écho dans sa « comédie humaine » ou, selon la formule d'Aragon, dans « la comédie d'Elsa » :

« Je m'appelle Marina, dit-elle, et vous ?

— Michel Vigaud.

— J'ai dix ans, et vous ?

— Je vais sur mes onze ans...

— Est-ce que vous êtes juif ? continua Marina en tirant sur ses chaussettes blanches. Michel la regarda avec intérêt :

— Juif ? Comment est-on juif ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est des gens avec qui je ne dois pas jouer. J'ai promis de toujours demander si on est juif avant de jouer avec des enfants [1]. »

Dans certaines pages de son œuvre romanesque elle exprimera ses craintes, ses doutes, ses réflexions liés à cette question complexe et aux blessures qu'elle a accumulées au fil du temps. Dès qu'elle commence, autour de 1912-1913, d'écrire son journal — qui sera tenu d'une manière intermittente —, on y trouve trace de l'émotion que ces persécutions ont éveillée en elle depuis son jeune âge. La question juive s'inscrit d'emblée dans la conscience du futur écrivain.

Son enfance se déroule néanmoins d'une manière heureuse. Leur famille ayant adopté les mœurs de la bourgeoisie de robe, les deux sœurs — l'aînée, Lili, est née en 1891 — évoluent dans un cadre aisé : un appartement petit-bourgeois, saturé de livres, dossiers et papiers de toutes sortes, dans lequel s'imposent deux pianos à queue. Sur les murs, grandeur nature, les

1. Elsa Triolet, *Le Cheval blanc*, Gallimard, 1972, p. 43.

portraits de Tchaïkovski et Wagner, des bas-reliefs en bronze de Mendelssohn et de Meyerbeer. Une atmosphère feutrée, choyée, rassurante où dominent la culture, la musique, le goût du savoir et la pratique des langues étrangères. Parce que, chez les Kagan, on parle couramment plusieurs langues : l'allemand d'abord, le russe évidemment, le français aussi. Aucune trace du *yiddishkeit* propre aux *Luftmenschen* des ghettos de Galicie ou d'ailleurs. Aucune pratique religieuse ne marque leur quotidien, même si la jeune Ella copie des extraits du Talmud dans le petit carnet de citations qu'elle tient en 1911 et 1912[1]. Plutôt laïque, le climat familial est propice aux idées subversives qui commencent à échauffer les jeunes consciences de la vieille Russie dès la fin du XIXe siècle. Assimilé sans être renégat, agnostique sans oublier ses racines, Iouri Aleksandrovitch est pénétré de sa responsabilité et met son savoir juridique au service des bonnes causes. Son étoile continue de le protéger : en 1913, il est nommé jurisconsulte à l'ambassade d'Autriche. Position idéale pour rencontrer les esprits cultivés qui sollicitent ses conseils. Tout ce monde fait ensuite irruption dans la maison familiale, ce qui permet aux deux sœurs d'accéder dès leur tendre enfance au milieu de la république des lettres. Le goût pour la création dérive d'une sorte d'initiation naturelle et restera ancré à vie chez les futures muses.

L'héritage maternel contribue à leur formation. Elena Joulevna Berman, pianiste par goût et musicienne par culture, complète merveilleusement l'éducation de ses filles. Esprit cultivé et romantique, elle écrit des vers qu'elle met elle-même en musique. Bien qu'elle ait mené à leur terme ses études au conservatoire de Moscou et

1. Le carnet manuscrit se trouve au Fonds Elsa Triolet-Aragon, CNRS.

qu'elle accorde à la musique beaucoup de son temps libre, elle n'est pas devenue une professionnelle : sa virtuosité comble ses filles pour qui écouter jouer leur mère devient une routine quotidienne, introduction au monde des sons. « Toute mon enfance je m'endormais en musique, se souviendra des années plus tard l'écrivain Triolet : ma mère attendait que toute la maison fût couchée pour jouer et composer en sourdine. C'était ma radio de l'époque. La musique m'était nécessaire comme l'eau courante qu'on remarque seulement quand on ne l'a plus[1]... »

Née à Riga, la mère d'Elsa est bilingue, russe et allemand : le propre de la bourgeoisie juive de Lettonie était en effet de parler l'allemand comme langue maternelle. Elle transmet cette pratique à ses filles.

Une telle ouverture sur le monde est renforcée par le goût des voyages. Les vacances se passent surtout à l'étranger. On va à Bayreuth écouter Wagner, on fait du tourisme à Varsovie, Venise, Berlin et Paris. On fréquente les villes d'eaux à la mode en Europe et on visite les pays frontaliers, la Finlande surtout. Éducation et formation cosmopolites, mais enracinées dans le terroir russe.

La sœur aînée

Dans les délices de l'enfance où plonge la petite Elitchka, l'insouciance, les jeux et les premiers attachements liés aux odeurs de la vie — comme celles de Dounia, la bonne, qui sent « le linge chaud repassé », ou de Stépanida, la nounou, qui sent « l'huile de lampe », enfin du père qui, lui, sent « les cigarettes » —,

1. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », in *Maïakovski, vers et proses*, Éditeurs Français Réunis, 1957, p. 16.

tandis que la mère domine l'espace affectif, se profile très tôt la figure imposante de la grande sœur. Lili, dite Liska, la rousse aux grands yeux éblouissants, rayonnante de charme, débordante de vie et d'imagination, manipule la cadette à sa guise. C'est son principal jouet, c'est sa chose. Elle la met en scène, elle organise les jeux, elle la terrifie quand bon lui semble pour l'asservir davantage. Ellik joue le jeu entre ravissement et crainte. Et cela jusqu'au jour où la grande décrète sur un ton irrévocable :

— Je ne joue plus, je ne suis pas une petite !

C'est la fin de l'enfance pour Lilitchka et le début d'une solitude pour la toute petite. Elles se retrouveront quelques années plus tard et leur relation profonde, indestructible, faite à la fois de complicité et de rivalité, de dévouement et de jalousie, sera toujours et jusqu'à la fin marquée par l'ascendant de la sœur aînée sur la cadette. Avec sa beauté remarquée dès l'adolescence et son caractère très fort, Lili se forge une personnalité qui pèsera sur plusieurs générations d'écrivains et d'artistes soviétiques [1]. Encore adolescente, elle fréquente l'intelligentsia d'avant-garde, ceux qu'on appelle alors les révolutionnaires. Elle assiste à des conférences, des meetings politiques, et choisit semble-t-il déjà son camp. Lorsque l'agitation arrive jusqu'au paisible foyer familial, lorsque la révolution de 1905 gronde, prête à secouer la Russie sur ses fondements, Lili est dans la tourmente. Elle remplit la maison de manifestes, de tracts subversifs, et, malgré sa crainte de se faire arrêter, elle va jusqu'au bout de son engagement. Elle n'a pourtant que quatorze ans, mais c'est à ce moment qu'elle rencontre l'homme qui la marquera le plus, le jeune marxiste Ossip Maximovitch Brik. Né en 1888, révolutionnaire convaincu, il dirige le cercle d'économie politique du lycée. Lorsque,

1. Entretien avec Claude Frioux, Paris, le 15 mars 1993.

en février, la révolution éclate, il est renvoyé de l'école pour activités subversives.

La petite sœur, à l'écoute de la grande, a hâte d'entrer elle aussi dans ce jeu de la pensée et de l'action. Fréquenter les poètes devient une règle d'or. A l'heure du bilan, Elsa se souviendra avec une infinie tendresse de cette adolescence où les choses de l'esprit étaient l'essentiel : « Aussi naturellement que se cherchent et se trouvent les individus d'une même espèce animale — chiens, chats, oiseaux —, je n'avais pour amis que des poètes : peintres, philologues, historiens ou poètes, tous mes amis faisaient des vers [1]. »

A dix-huit ans, Lili part étudier la sculpture à Munich. Quelques années plus tard, le 26 mars 1912, elle épouse Ossip et s'installe avec lui à Saint-Pétersbourg. Tout de suite, le couple devient une référence pour le milieu des écrivains et des artistes. Ossip a fini malgré tout ses études en droit. Son visage rond, vaguement poupin, son front dégarni, ses lunettes rondes qui soulignent ses traits doux, sa petite moustache rasée court accentuent l'allure d'éternel étudiant de ce grand intellectuel qui deviendra chasseur de cerveaux et rassembleur d'idées. Bien que révolutionnaire, il n'adhérera jamais au Parti communiste. Il entre néanmoins le 8 juin 1920 à la Tchéka [2] en tant que juriste conseiller, pour être limogé en 1923, sous prétexte qu'il est trop lent, inefficace et paresseux — en réalité, ce sont ses origines bourgeoises qui interviennent surtout dans cette purge [3]. Cette brève collaboration avec la police secrète le marque à jamais.

---

1. Elsa Triolet, « Ouverture » aux *Œuvres romanesques croisées (ORC), op.cit.*, tome 1, 1964, p. 14.

2. Créée en décembre 1917, la Tchéka sera incorporée au NKVD (Commissariat du peuple à l'Intérieur) sous le nom de GPU (Direction de la sécurité d'État soviétique) en février 1922.

3. Entretien avec Ina et Vassili Katanian, Moscou, le 24 avril 1993.

Le rencontrant en 1922 à Berlin, Roman Jakobson est saisi par les récits de Brik sur cette institution « où l'homme perd tout sentimentalisme » et sur « des épisodes assez sanglants ». Ossia lui laisse alors une impression pénible. « Le travail à la Tchéka l'a beaucoup gâché », note-t-il dans ses souvenirs [1]. Elsa aura beau tenter d'arranger les choses en rappelant à ceux qui voudront bien l'entendre qu'être tchékiste dans les années vingt n'était guère une honte [2], cette collaboration ponctuelle a jeté sur Ossip Brik une ombre à jamais indélébile, éclipsant pour certains ce qu'il fut surtout : un critique littéraire de grande envergure, un homme de vaste culture et un « faiseur » de poètes, leur mentor le plus écouté. Son influence intellectuelle sur Maïakovski et sur Lili fut déterminante. Des années plus tard, le même Roman Jakobson lui rendit néanmoins un vibrant hommage : « Les conférences de Brik à la fois sur l'épithète poétique et sur le rythme du vers, son analyse précise du *Nez* de Gogol et ses répliques acérées dans les débats du Cercle [linguistique de Moscou] comptent parmi les réussites les plus frappantes de ce laboratoire linguistique qui fut un catalyseur pour le développement de la plus jeune génération savante [3]. »

« Personne ne m'aime ! »

Très jeune, à peine adolescente, Ella connaît une expérience terrible. Une des premières fois que ses parents la laissent sortir seule dans la rue, à condition

1. « Budetlïanin nauki », in Bengt Jangfeldt, *Iakobson-Budetlïanin*, Sbornik materialov, Stockholm, Almqvist [and] Wiksell International, 1992, pp. 36-37.
2. Entretien avec Pierre Daix, Paris, le 21 janvier 1993.
3. Roman Jakobson, « Two essays on poetic language », in *Michigan Slavic Materials*, Feb. 1964.

que ce ne soit ni trop loin ni trop tard, elle rencontre de très près la mort. Avec son lourd cartable rempli de partitions, elle a l'habitude d'aller comme une grande prendre ses leçons de musique à quelques rues de chez elle. Lors d'une de ses brèves échappées, revenant de sa leçon, heureuse qu'elle soit déjà terminée, la petite Elitchka croise dans la rue le corps affalé d'une femme inanimée. Lorsqu'on le monte dans un fiacre, ce corps se plie en deux comme un objet et tombe sur le côté, tandis que de sa bouche entrouverte s'échappe un filet de sang. Là, au crépuscule de cette journée devenue inoubliable, Elsa découvre le visage hideux, figé, de la mort. Tout vacille alors ! La maison lui semble d'un coup très lointaine, ses jambes tremblent, une forte nausée l'envahit. Ni les larmes ni la fuite n'effaceront ce malaise ancré à jamais. La mort observée de près, dans sa forme précise, réelle, irréfutable... [1].

Cette enfance qui se meut au rythme des saisons, où l'arrivée du printemps est vécue comme une fête, où les petites misères quotidiennes sont ressenties comme de vrais malheurs, cette enfance choyée laisse dès les premières années des traces ineffaçables. Cette enfance de carte postale, sorte de « Bibliothèque rose », comme le dira plus tard Aragon, donne bien vite à Fraise-des-Bois « le complexe de Peter Pan ». Au moindre accroc, au moindre incident familial, elle veut s'en aller, partir ailleurs..., « aller vivre chez le gardien » comme elle le dira à plusieurs reprises dans son œuvre romanesque, sorte de formule clé du malaise existentiel qui la hantera toujours et qui plonge ses racines dans son enfance russe. A ce temps remonte le sentiment terrible de n'être pas aimée ou d'être mal aimée.

1. On trouve cette émotion première face à la mort décrite dans *Fraise-des-Bois*, *op. cit.*, pp. 32-34.

A douze ans, elle est vexée qu'on ne lui prête pas attention, elle a le sentiment de ne pas compter tant Lili est entourée et sollicitée. « Personne ne m'aime ! » Elle est pourtant adorable, la petite Elitchka, avec son visage de porcelaine rose marqué de taches de rousseur, avec ses nattes blondes ébouriffées et son petit corps rondelet. Cherchant à être présente autant que possible dans l'entourage de sa sœur aînée, malgré l'éclipse que la splendeur de l'autre lui fait subir, elle est tout sauf une fillette triste et timide. Avec son amie d'enfance, celle qui restera toute sa vie sa meilleure amie, Nadejda Andreevna Kerkoff — qu'elle appelle Nadia ou Nadioucha dans son journal intime et Véra dans *Fraise-des-Bois* — elle travaille avec passion à ses devoirs, entreprend de longues promenades à travers la campagne et, lorsqu'il a neigé, des randonnées en luge à Tsaritsino. Dans la belle maison en dentelle de bois dotée d'un grand balcon, et entourée de forêt, résidence d'été des parents de Nadia, les deux jeunes filles rêvent et bavardent en écoutant les oiseaux et le silence de la nuit [1].

Dévorant les gâteaux, dansant avec entrain, sensible aux premiers flirts, Elsa se vit néanmoins dans le rejet. « Je suis jalouse de tous et pour tout, note-t-elle dans son journal. J'envie toutes les femmes que l'on aime [2]. » Est-ce l'origine de cette peur de la solitude qui la hantera jusqu'à son dernier jour et qui traverse comme un fil conducteur ses romans ? A peine a-t-elle seize ans que voici la jeune Ellik paniquée de ne pas vivre encore en couple : « Personne ne veut de moi, et même dans une nombreuse société je suis toujours seule [3]. » Les

1. Elisaveta Kouvchinova m'a montré les photos de cette belle propriété ainsi que le manuscrit des souvenirs de sa mère concernant Elsa. La revue *Faites entrer l'infini* en a publié des extraits, juin 1993.

2. Elsa Triolet, *Fraise-des-Bois*, *op. cit.*, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 81.

prétendants ne manquent pourtant pas. Et des célébrités futures se disputent ses faveurs. Les pionniers du formalisme russe, Jakobson et Chklovski, rivalisent afin d'être les premiers à accéder aux charmes de la blonde, encore convaincue qu'on lui préfère de toute manière la rousse.

Ce sentiment de ne pas être aimée, surtout par ses parents, contredit l'attachement profond que la petite Fraise-des-Bois semble avoir pour sa mère : « Maman mourra sûrement avant nous et qu'est-ce que je vais faire sans elle[1] ? » Et la mort du père que l'écrivain narrera d'une manière déchirante, mais combien antinomique, dans deux de ses romans, laisse la même impression déroutante : elle pleure encore dans *Fraise-des-Bois*, en 1925, cette mort survenue en 1915, tandis que dans *Le rossignol se tait à l'aube*, écrit en 1969, l'indifférence semble l'avoir emporté comme si, avec l'accumulation du temps, le constat définitif « On ne m'aime pas » avait tout dominé. C'est d'abord un désespoir total, avec le sentiment aigu et douloureux de l'irrémédiable, que la petite Ellik éprouve à la mort de son père. « Papa est mort..., Papa aimé, Papa chaud... Papa est mort... Comment y croire ? » Et dans la nuit, sous la couverture, elle éclate « d'un trop-plein d'amour désormais inutile : Papa, papa...[2] ». Cette souffrance lancinante n'est pas celle d'une mal-aimée, loin de là. Mais cette description déchirante, narrée en pleine jeunesse, encore proche des années russes, se patinera avec le temps. Le cri devant l'insoutenable laissera place à une sorte d'indifférence lorsque ce souvenir reviendra, à la fin de sa vie, comme estompé par le poids de l'âge et d'un retour du refoulé effrayant : « Aucun effet, en vérité, je ne m'arrêtais à aucune idée précise... Je n'avais

1. *Ibid.*, p. 49.
2. *Ibid.*, p. 86.

pas de cœur, je sentais bien que je n'en avais pas. » Et pour toute explication : « Mes père et mère s'occupaient de moi, mais je ne leur étais pas sympathique. Je n'en savais rien, je croyais ne rien en savoir, je savais [1]. »

Est-ce parce qu'elle est la seconde d'une aînée éblouissante ou le souffre-douleur d'un couple souvent conflictuel qu'Elsa a toujours vécu avec ce sentiment d'abandon originel ? L'absence de l'amour filial, maternel, parental dans son œuvre en dit long sur cette blessure qui ne guérira jamais.

Elsa souffrira pourtant de n'avoir pas été mère elle-même (les femmes sans enfant seront toujours dans son œuvre des femmes frustrées). Lucide, elle notera dans une de ses meilleures nouvelles, *Le Mythe de la baronne Mélanie* : « L'amour maternel, c'est quelque chose comme une passion à laquelle on répondrait par une fidèle amitié dans le meilleur des cas, par de l'habitude dans d'autres, de la tolérance dans d'autres encore... De toute façon, c'est toujours un amour malheureux [2]. » Est-ce encore la mal aimée qui parle là ?

Les années de jeunesse

Ses premières escapades amoureuses laissent aussi un goût de cendres, de relatif, parce que de toute manière c'est Lili qu'on aime, c'est elle qui suscite passion et admiration. « C'est fou ce qu'elle a de soupirants, j'en connais deux et combien que j'ignore sans doute ! » constate la petite toujours en retrait, mais aussi en observation.

---

1. Elsa Triolet, *Le rossignol se tait à l'aube*, Gallimard, 1970, p. 29.
2. Elsa Triolet, *Quel est cet étranger qui n'est pas d'ici ? ou Le Mythe de la baronne Mélanie*, in *Elsa choisie par Aragon*, Messidor, 1990, p. 255.

Pourtant, elle aime passionnément cette éternelle rivale qui lui fait de l'ombre, elle est fascinée par sa beauté : plus la sœur aînée est jolie, plus la sœur cadette l'aime. Et tant pis pour elle-même. Elle a laissé de Lili des portraits saisissants de vie et d'affection, de couleur et de mouvement ; des instantanés inoubliables : « ... la tête rousse rejetée en arrière, elle montrait toutes les dents splendides, solides de sa grande bouche fardée, ses yeux marron tout ronds, illuminés, dans un visage avec cet excès d'expression presque indécent d'intensité, qui fait que jeune ou vieille, avec son teint miraculeux, ou toute ridée, les passants se retourneront toujours sur son passage[1]. »

Son propre reflet dans le miroir ne lui plaît pas, elle le voit comme si les autres non plus ne pouvaient l'aimer. Or, la réalité est bien différente. Elsa plaît, elle ne manque pas de chevaliers servants. Dans la brume du temps se profile très tôt Romka le rouquin, copain et complice, qui deviendra par la suite le célèbre linguiste Roman Jakobson, l'ami d'une vie et un des premiers prétendants. Né la même année qu'Elsa, en 1896, à Moscou, avec les mêmes origines lettones, Roman Ossipovitch Jakobson était voué à être l'ami des sœurs Kagan dès sa plus tendre enfance, tant leurs parents respectifs étaient proches et tant la coïncidence d'avoir amené au monde un enfant la même année avait scellé leurs relations. Une sorte d'amitié prénatale, pourrait-on dire, parce que selon la mémoire collective des deux familles la mère de Roman et la mère d'Elsa, peu avant la naissance de leurs enfants, s'étaient promis de les marier l'un à l'autre s'ils se trouvaient être garçon et fille[2]. Elsa n'est pas indifférente à cette présence masculine dans l'univers de sa première jeunesse. Plein de

1. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », *op. cit.*, p. 38.
2. Jean-Pierre Faye, « La mise en lieu », *Europe*, juin 1971.

charme, des traits bien dessinés, un regard rêveur que ses fines lunettes mettent davantage en lumière, les cheveux roux coupés en brosse, Roman est le type même du jeune cavalier servant rêvé dans ce début du siècle. Ellik l'attend, n'importe quel prétexte est bon pour le rencontrer. Elle pense beaucoup à lui. Est-ce déjà l'amour ? Elle-même ne le sait pas. Mais le simple fait de le voir la rend heureuse. Et son premier baiser la laisse perplexe. Mais Romka est volage, il aime plusieurs femmes à la fois. De toute façon, elle ne pense pas l'épouser, bien qu'il lui en fasse la proposition dès 1916. Donc, ce n'est pas vraiment important... Une très grande amitié amoureuse, tout de même, comme le montrent les vers qu'il lui consacre et la place qu'elle occupe dans ses souvenirs. « 1916, note-t-il, ce fut le temps d'une grande et chaleureuse amitié entre Elsa et moi. » Leur complicité initiale s'établit autour de leur intérêt pour la langue française qui leur a été enseignée par le même professeur, Mlle Dax, immortalisée par Elsa dans son essai *La Mise en mots*. « Aie pitié de l'étudiant Roma », lui dit-il dans les quelques poèmes qu'il consacre à son amour pour Elsa en 1917. « Nous sommes tous attirés par ta beauté, Mais qui est ton élu, ça c'est la question. » C'est qu'Elsa, malgré son jeune âge, sait bien cacher son jeu et ses états d'âme. « Ah, Elsa, Elsa / En t'aimant jusqu'à l'infini / Je te donne un conseil / Vis sans souci... / Ne t'en va pas... / Reste chez toi et aime l'étudiant Roma. » Le jeune philologue, qui passe l'essentiel de son temps avec elle dans la tristesse, ne se console pas d'être repoussé. Et lorsque Elsa quittera la Russie afin d'épouser Triolet, Jakobson lui enverra un quatrain qu'elle mettra en exergue de son livre *A Tahiti* : « Je ne pourrai pas te le taire, Que je t'aime et t'aimerai, Si tu t'en vas sur cette terre, Jamais je ne m'en consolerai. R.J. [1]. »

1. Roman Jakobson, « Stihi Elze Triole », in Bengt Jangfeldt, *Iakobson...*, *op. cit.*, pp. 119-121.

L'arrivée du poète

Bien qu'elle ait sa cour et une cohorte de soupirants, elle est loin d'être futile, la petite Elitchka. Encore enfant, elle s'imprègne de culture et surtout de poésie. A l'âge où on emporte au lit sa poupée, elle lit Lermontov et Pouchkine. Plus tard, elle lira avec attention les poètes qu'on appellera « décadents » : Brioussov, Balmont, Blok. Elle découvre très jeune les symbolistes, les futuristes et... Maïakovski.

La découverte se produit lors de ses quinze ans, en 1911 [1]. Date majeure, si on tient compte du rôle que jouera le poète dans la vie des deux sœurs. C'est chez Ida et Alïa Hvas, des amies, qu'Ella rencontre Vladimir Maïakovski, alors encore inconnu bien qu'il détonne déjà par son allure et son talent. Sa silhouette géante, sa manière de s'habiller — la légendaire blouse jaune citron, la grande cravate lavallière noire, le chapeau haut de forme, le pardessus élégant et la canne font de lui une apparition unique —, son regard absent et surtout sa voix impressionnent d'emblée la jeune fille. Elle est troublée par sa physionomie superbe, sculpturale, par son immense front bombé, par ses cheveux en brosse, par ses joues creuses et ses pommettes proéminentes, par ses fortes mâchoires, par ses yeux marron sous des sourcils épais. Un corps qui semble taillé dans le roc, de longues jambes solides, un torse aux larges épaules.

1. Dans ses souvenirs écrits en 1956 *(O Maïakovskom)*, elle place à l'automne 1913 sa rencontre avec Maïakovski sans être sûre elle-même de l'exactitude de la date qu'elle avance. Dans une autre version de ses « Souvenirs sur Maïakovski » (1957), en évoquant leur première rencontre, elle écrit : « Il m'avait paru gigantesque, incompréhensible et insolent. J'avais quinze ans, et j'en ai eu assez peur. » Aragon se souvient lui aussi de l'année 1911 comme de celle où commence leur amitié. « Elsa avait, chez des amis, rencontré Maïakovski en 1911, quand elle avait quinze ans. » (Aragon, *Œuvre poétique 1917-1979*, Livre Club Diderot, 1974-1981, tome 5, p. 433.).

Bouleversée par cette présence, Ella tire si fort sur son collier de perles qu'elle le casse. Et sous la table, lorsqu'elle tente de le ramasser, elle rencontre la main de Maïakovski qui, tout en l'aidant, croise ses doigts avec les siens. Moment de grande émotion, elle ne l'oubliera jamais. Il la raccompagne chez elle, rue Marosejka[1]. Une amitié pour la vie commence alors, après un bref amour de jeunesse. Discrète dans ses « Souvenirs sur Maïakovski », Elsa dira seulement que celui-ci la courtisait. Mais cette cour semble avoir été faite surtout d'une immense tendresse, perturbée par les orages d'un caractère impossible et les difficultés rencontrées par la petite sœur à introduire le poète au sein de sa famille bourgeoise. Après avoir effarouché la bonne et étonné les parents, Maïakovski arrive tout de même à se faire adopter. Pendant des années, il vient tous les jours : on le garde à dîner et c'est dans la chambre d'Ellik qu'il travaille à ses dessins, à l'époque son gagne-pain quotidien. Car, né à Bagdadi (village de Géorgie) en 1893, dans un milieu modeste — son père était garde forestier —, après des études abrégées par une activité politique intense au sein de la clandestinité bolchevique et ponctuées d'arrestations, Maïakovski s'est lancé de toutes ses forces dans la littérature, tout en étudiant la peinture dans un Institut des beaux-arts.

Pour l'heure, cette présence physique qui séduit la petite sœur ne s'accompagne pas de la révélation de son talent. « Je ne m'intéressais guère à ce travail intérieur

1. C'est en 1939 qu'Elsa publie *Maïakovski, poète russe. Souvenirs*. Cette première édition aura la vie courte. Au bout de quelques mois, la police française la saisit et la détruit. Elle ne paraîtra qu'en 1945. En 1952, paraît *Maïakovski, vers et proses*, réédité en 1957 avec des souvenirs enrichis. En 1956, une autre version consacrée aux années 1913-1918 donne des détails sur la période russe de l'amitié entre Elsa Triolet et Maïakovski (cf. Bengt Jangfeldt, *Dorogoï dïadïa Volodïa...*, Stockholm, Almqvist [and] Wiksell International, 1990, p. 8 et pp. 43-45).

qui se passait à côté de moi, et c'est à peine si je m'apercevais que Maïakovski était un poète[1]. » Ella ne semble d'ailleurs pas tenir beaucoup à sa présence quasi quotidienne. Il suffit que Lili lui apprenne que les visites du poète font pleurer sa mère pour qu'elle prie Maïakovski de ne plus venir. C'est Vladimir Vladimirovitch, plus tenace, qui fera perdurer cette amitié amoureuse jusqu'au jour où la petite Ellik aura la révélation de son génie. Un soir d'été, à la campagne, près de la datcha de vacances de ses parents, elle est saisie tout d'un coup par la force de ses vers. « Nous marchions côte à côte dans le noir, dans la large allée non éclairée qu'était cette rue campagnarde, entre deux rangées de villas derrière leur palissade... Maïakovski, absorbé, vague, dit brusquement à haute voix des vers... Je m'arrêtai, stupéfaite ; je venais de me rendre compte que Maïakovski écrivait des vers et que ces vers je les aimais passionnément...

— Aha ! dit Maïakovski avec un triomphe dédaigneux, ça te plaît ?

« Et tard dans la nuit, devant la palissade d'une villa quelconque, Maïakovski m'avait dit ses vers... J'étais folle d'émotion, de la découverte de quelque chose que j'avais eu à côté de moi depuis si longtemps et que j'ignorais si totalement. J'en voulais encore et encore...[2]. » « Mon amitié consciente avec Maïakovski a commencé alors. Un sentiment d'émerveillement et d'amitié profonde m'a envahi qui dure jusqu'à aujourd'hui[3]. »

A partir de ce déclic, Ella prend en main la carrière de son camarade. Elle parle partout de ces vers fabuleux, elle défend ce talent tumultueux, elle explique ce miracle

1. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », *op. cit.*, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 19.
3. Elsa Triolet, *O Maïakovskom*, *op. cit.*, pp. 49-50.

littéraire. Elle se lance dans une véritable campagne électorale. « Je voulais prouver, démontrer, avec toute l'exaltation d'une moins de dix-sept ans et qui croit que la poésie est la grande affaire de sa vie, ce qui était lumineux pour moi — son génie[1]. » Elle découvre en même temps la clef de la poésie de Maïakovski — sa voix. Cette voix qui marquera des générations de Soviétiques, cette voix qui parcourra l'immensité de l'URSS à travers des centaines et des centaines de soirées où le poète déclamera ses vers. Cette voix qui gagnera, au-delà de l'Union soviétique, la France, l'Amérique, le Mexique... le monde.

Mais, en 1915, la préoccupation d'Ella est d'abord d'introduire son protégé chez les Brik. Ils jouissent d'une immense influence dans les cercles poétiques, et cette trouvaille bien à elle, la petite sœur veut la partager avec la grande. Quatre années ont passé depuis qu'elle fréquente Maïakovski. Durant ce temps, celui-ci s'est forgé une certaine stature; il a fondé en 1912 l'école futuriste russe et, à vingt-quatre ans, il commence à être connu. Son allure d'enfant prodige, son talent oratoire véhiculent déjà quelques œuvres d'exception (surtout la tragédie *Vladimir Maïakovski* écrite en 1913). Il est très controversé, il est surtout très envié.

L'occasion de rencontrer les Brik se présente en 1915, encore que Lili l'ait déjà croisé à plusieurs reprises, notamment une nuit, à Malakhova, près de Moscou, alors qu'il raccompagnait sa sœur à la maison, dans la datcha des parents. Mais c'est le 15 juillet 1915 — « une date des plus joyeuses », comme le consigne Maïakovski dans son autobiographie *Moi-même* — qu'a lieu la rencontre historique entre Lili et Ossip Brik et celui qui deviendra le chantre de la révolution d'Octobre. Il frappe à leur porte afin de rencontrer Ella, de passage

1. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », *op. cit.*, p. 20.

dans la capitale. L'accueil est mitigé : « Ne lui demande pas de faire une lecture », chuchote Lili à l'oreille de sa sœur. Sûre du génie de son ami, celle-ci ne veut rien entendre et c'est presque de force que les Brik écoutent pour la première fois *Le Nuage en pantalon*.

Debout au milieu des deux pièces en enfilade, tenant dans la main un petit cahier sur lequel il a à peine jeté un coup d'œil, apparemment songeur, il récite comme s'il se trouvait sur une estrade devant un grand auditoire, d'une voix contenue, « à jamais inoubliable », selon Lili qui en perd pratiquement l'usage de la parole. Les auditeurs sont happés par la force de ce géant qui, sans bouger, sans regarder personne, « se lamentait, raillait, s'indignait, revendiquait, délirait ». Une fois terminé ce show improvisé, parfaitement à l'aise, Maïakovski demande du thé. Émue et tremblante, la sœur aînée se dirige vers le samovar, tandis que la cadette triomphe. Enfin, elle a réussi à faire découvrir aux Brik le plus grand poète du pays. Sortant d'une demi-transe, Ossip Maximovitch, envoûté, passe à l'acte. Il sait déjà qu'il a devant lui le plus grand poète du siècle. Et tandis que Maïakovski mange des confitures, assis à côté d'Elsa, les regardant avec des yeux d'enfant et se mouchant bruyamment, il lui arrache son petit carnet.

Quant à Maïakovski, lui, il a compris qu'il vient de rencontrer la femme de sa vie. Sur-le-champ, reprenant son petit carnet, il écrit avec détermination sur la première page : *A Lili Iourevna Brik*[1]. Il vient de lui dédier un de ses plus beaux poèmes. Ce n'est qu'un début. Lili est flattée et surprise en même temps : elle ne connaissait pratiquement pas Maïakovski, et elle pensait que celui-ci faisait la cour à Elsa.

1. Lili Brik, « Erinnerungen », in Lilja Brik, *Schreib Verse für mich*, Erinnerungen an Majakowski und Briefe, Berlin, Verlag Volk und Welt, 1991, pp. 36-37.

Des années plus tard, Aragon narrera encore cette scène historique qu'Elsa lui a contée et qui, apparemment, l'a marqué. C'est quand même Elsa, la petite sœur, qui a amené ce futur monstre sacré à la grande. C'est elle, cette jeune fille, qui a découvert ce géant de la poésie : « Quand personne ne faisait encore attention à Maïakovski, dira Aragon à Dominique Arban, et qu'Elsa était presque une enfant, elle l'a découvert, elle l'a amené chez les siens où la blouse jaune de Maïakovski a fait scandale ; c'est elle qui l'a présenté à sa sœur [1]. »

Maïakovski vient d'entrer dans l'élite russe. L'« art de gauche » naît et Maïakovski ne pourra plus vivre sans les Brik, il ne pourra plus vivre sans Lili, sa passion de 1915 à 1925, sa compagne jusqu'à sa mort. Toute son œuvre lyrique sera inspirée dès lors par la grande sœur qui, sans s'en rendre compte, vient d'enlever à la petite son amour de jeunesse et son camarade. Le couple Lili Brik-Maïakovski ira bien plus loin que l'amour-passion, fugitif par définition. Il se prolongera dans la pensée et dans des activités culturelles qui les uniront jusqu'en 1930, date du suicide du poète. Lili restera à jamais l'égérie de tout ce que fera Maïakovski, de tout ce qui prendra forme autour de lui. La confiance de Maïakovski en Lili demeurera inébranlable, sa présence lui sera indispensable à tous égards.

Leur relation amoureuse fut néanmoins parsemée de crises, de scènes de violence, de tempêtes de jalousie et, surtout chez Lili, de caprices et de reculs. Elle l'aimait, mais elle refusait d'être complètement possédée et, avec son fort tempérament, elle sut dominer subtilement la relation. Amitié-passion complexe et compliquée, mais dont les liens furent profonds. Brik avait saisi d'emblée les ressorts amoureux du poète : « Maïakovski comprenait l'amour ainsi : si tu m'aimes, tu es avec moi, pour

1. *Aragon parle* avec Dominique Arban, Seghers, 1968, p. 96.

moi, toujours, partout et en toutes circonstances. Tu ne peux en aucun cas être contre moi, même si je suis injuste et cruel. Toute fluctuation ou changement est une trahison. Il faut m'aimer constamment, comme une loi naturelle qui ne connaît pas l'exclusion [1]. »

L'amour pour Lili ne cassera guère l'amitié de deux hommes hors du commun — le premier mari et l'amant d'une vie. Un couple à trois se forme où la complicité créatrice l'emportera sur le reste. Maïakovski considérera toujours Ossip Maximovitch comme son mentor, il reconnaîtra ce qu'il doit à cet homme érudit, animateur de premier plan du formalisme et de l'« art de gauche ».

Lorsque Lili avoue à Brik son amour pour Maïakovski, ils décident en effet tous les trois de ne jamais se séparer. Ils vivront dans un premier temps à Petrograd. En 1917, Maïakovski bouge beaucoup, au gré des convulsions de la révolution. « Faut-il y adhérer ou pas ? Cette question ne se posait pas pour moi (ni pour les autres futuristes moscovites). C'était ma révolution à moi. J'allai au Smolny. J'ai travaillé à tout ce qui se présentait », dit Maïakovski dans son autobiographie [2]. Pour Lili aussi, aucune hésitation : « Nous avons d'emblée voté pour les bolcheviks en 1917. Nous avions les mêmes opinions, nous étions pour la révolution [3]. » Lorsque la guerre civile éclate, en 1919, la disette et les maladies dispersent les gens. On a faim, il fait froid. Les Brik s'installent à Moscou avec Maïakovski au moment où le gouvernement quitte Petrograd pour la nouvelle capitale.

Tous trois habitent une unique chambre glaciale. Dans

1. Cité par Ann et Samuel Charters, *I love*, The story of Vladimir Mayakovsky and Lili Brik, New York, Farrar Straus Giroux, 1979, p. 68.
2. Maïakovski, « Moi-même », in *Maïakovski, vers et proses*, *op. cit.*, p. 97.
3. Cité par Ann et Samuel Charters, *op. cit.*, p. 108.

des vers inoubliables, le poète immortalise ce que fut alors leur amitié et leur détresse physique :

... Douze
archives carrées de logis,
A quatre
là-dedans,
Lili,
Ossia,
moi,
et le chien
Chtchenik
.....
Quatre glaçons
s'enroulent
s'endorment.
Des gens
s'amènent,
ils vont,
ils viennent...
Ils nous secouent :
oxyde de carbone
.....
J'ai
beaucoup
rôdé par les pays chauds,
mais c'est seulement
dans cet hiver-là
que j'ai
su ce que c'est
la bonne chaleur
des amours
des amitiés
d'une famille.
Ce n'est que couché
dans ce nu verglas,
claquant
des dents
ensemble,
qu'on sait :
il ne faut
jamais aux gens

pleurer couverture
ou caresse [1].

Maïakovski avait obtenu pour lui-même une minuscule pièce située dans le passage Loubianski, près de la place Loubianskaïa, au troisième étage d'un très grand immeuble enfumé aux murs épais (aujourd'hui Musée Maïakovski). Il travaillait là-bas, mais il passait l'essentiel du temps dans la chambre des Brik. Et c'est ainsi qu'ils vivront « spirituellement et territorialement » en commun : Lili qui aime avant tout Ossip, Volodia qui n'aime que Lili, et Ossip qui, sur le plan sentimental, cherche ailleurs. A plusieurs reprises, dans ses souvenirs, Lili tentera de dissiper la rumeur qui circulait alors sur leur « ménage à trois ». « Depuis que j'ai rencontré Maïakovski, je n'ai plus de relation intime avec Ossip et tout ce bavardage de cet amour à trois n'a rien à voir avec la vérité. » Elle essaiera en vain d'expliquer cette relation profonde qui la liait à vie à son premier mari et qui fit qu'il vécut avec elle et ses maris successifs jusqu'à la fin de ses jours. « J'ai toujours aimé Ossip et je vais toujours l'aimer plus qu'un frère, plus qu'un mari et plus qu'un fils... » Cet amour inouï n'était pas un obstacle à son amour pour Volodia, même si elle ne pouvait peut-être pas répondre avec la même force à l'amour démesuré que lui vouait cet être d'exception [2].

Lili, Volodia et Ossip vivent et travaillent ensemble. Brik dirigera avec Maïakovski les revues *L'Art de la Commune* (1918), *Lef* (1923-1925), *Le Nouveau Lef* (1927-1928).

Et Elsa dans tout cela ? Apparemment, si elle souffre,

1. Vers cités par Elsa Triolet in « N'accusez personne de ma mort », *Les Lettres françaises*, 3 juillet 1968.
2. Lili Brik « Erinnerungen », in Lilja Brik, *Schreib Verse für mich*, *op. cit.*, pp. 31-148.

elle n'en veut cependant à personne : ni à sa sœur, ni à Volodia. Que pouvait-elle faire face à l'explosion de cet amour entre son ami de jeunesse et sa grande sœur ? Encore une fois, elle se voit éclipsée par l'aînée. Elle se retire sur la pointe des pieds, avec plus que jamais sans doute l'envie folle « d'aller vivre chez le gardien ». Certes, l'amitié de Maïakovski lui est acquise mais, dorénavant, c'est grâce à l'aînée que Maïakovski continuera à la considérer comme une de ses proches.

Plus tard, avec le recul du temps, Elsa rendra hommage à cette relation unique dont elle a parfaitement compris les ressorts profonds. Elle évoquera cette femme aimée avant tout et au-dessus de toutes, cette femme à qui il dédiait tous ses livres, cette femme qu'on retrouve à chaque pas de sa poésie, et qui reste présente jusque dans sa lettre d'adieu : « Lili, aime-moi. » Elsa a compris que cet amour obsessionnel n'est pas un amour de façade et que ces dédicaces n'ont rien de protocolaire. Elle sait, Elsa, elle qui comprend la vie comme personne, combien sa sœur aînée est aimée, elle sait que l'œuvre de Maïakovski est vraiment écrite pour elle.

Une jeune fille rangée

Après avoir terminé en tête de sa classe ses études secondaires en 1913, Ella commence des études d'architecture qu'elle achèvera en juin 1918 avec un certificat de fin d'études. Son travail la passionne, ses dons pour les arts plastiques se confirment, ils s'exprimeront par la suite de diverses manières. A la même époque, la jeune Elitchka s'intéresse aussi aux mathématiques. Cependant, au-delà des études et de la fréquentation des cercles d'écrivains, elle aime avant tout la vie. Elle aime plaire, elle est attentive à une certaine forme d'élégance, elle s'amuse, elle danse, elle flirte... D'autant

plus que les amoureux et les demandes en mariage ne manquent pas.

Après la disparition de son père, la petite sœur s'installe avec sa mère dans une autre maison, située dans la ruelle Golikov. Leur vie matérielle devient plus précaire, au point qu'Elsa commence à travailler en décembre 1916 dans une usine[1]. Elle n'y restera pas longtemps, « l'usine ne colle pas pour moi[2] », mais cela donne la mesure des difficultés auxquelles la fille et la mère sont confrontées.

Le passage de Maïakovski amour-de-jeunesse à beau-frère-à-vie s'effectue dans la souffrance et le désarroi. Dans la correspondance qu'elle échange avec le poète de 1915 à 1917[3], sa tendresse, sa tristesse, sa solitude révèlent à demi-mot la meurtrissure de ce grand amour perdu, sa jalousie insupportable, son amour-propre blessé. « J'ai tellement de regret que maintenant vous n'ayez plus besoin de moi... Je ne pourrai plus parler avec vous comme avant... Vous me troublez terriblement. » Tout est dit en finesse, sans reproche ni violence. « Si vous saviez comme c'est dommage, je me suis tellement attachée à vous et tout d'un coup : un étranger ! Bon, soit[4] ! » Une immense dignité pour cette jeune fille qui perd peut-être alors son seul grand amour de jeunesse. Elsa est à Moscou, Maïakovski à Petrograd où il fait son service militaire dans le régiment automobile et où il vit sa passion pour la sœur aînée, tandis qu'elle écrit des lettres, sans même l'espoir de recevoir au moins une réponse. « Vous, Vladimir Vladimirovitch, vous ne

1. Lettre d'Elsa à Maïakovski du 21 décembre 1916.
2. Lettre à Maïakovski du 30 décembre 1916.
3. Elsa gardera précieusement toute sa vie cette correspondance (cf. Fonds Elsa Triolet-Aragon, CNRS, et Bengt Jangfeldt, *Dorogoï diadïa Volodïa*, *op. cit.)*.
4. Lettre du 18 septembre 1915.

répondrez probablement pas[1]. » « Dommage que vous n'écriviez pas. Il me serait agréable de recevoir de temps en temps une petite nouvelle de vous[2]. »

Elle retourne néanmoins à Petrograd en décembre, afin de passer le réveillon de la nouvelle année chez sa sœur rue Joukovski. Un réveillon resté célèbre, avec un arbre de Noël futuriste, suspendu au plafond la tête en bas. « Une fois ses bougies allumées, se souvient Elsa, c'était comme un beau lustre vert...[3]. » Les invités costumés et maquillés donnent à la soirée une ambiance féerique. Sont présents les futuristes, les symbolistes, David Bourliouk, Vassia Kamenski, Victor Chklovski et, évidemment, Maïakovski. Au cours de cette soirée, Elsa est demandée en mariage par Kamenski. Elle refuse, fort étonnée de cette proposition[4]. Il la poursuivra ensuite à Moscou. Il parlera même de ce projet à sa mère. « Moi, je ne voulais rien entendre », dit Elsa[5].

Un an est passé depuis la rencontre de Maïakovski avec Lili et le début de leur vie amoureuse. Elsa, seule, nostalgique, inconsolée, écrit encore, avec une sincérité touchante, douloureuse. Elle vient de recevoir le livre de Maïakovski, son premier recueil de poésies. Il le lui a envoyé lui-même. Elle est aux anges, sa lecture l'enivre, et surtout lui « rappelle tant de choses. Presque sur chaque page, lui écrit-elle, je rencontre une vieille et chère connaissance. Je me souviens de tout : où, quand, je t'ai entendu. C'est comme si la vieillesse était arrivée. Je vous aime pour tout ce qui s'est passé[6] ». Émue, Elsa alterne vouvoiement et tutoiement. Ces lettres où

1. *Ibid.*
2. Lettre du 21 septembre 1915.
3. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », in *op. cit.*, pp. 31-32.
4. Lili Brik, « Erinnerungen », in *op. cit.*, p. 44.
5. *O Maïakovskom*, *op. cit.*, p. 56.
6. Lettre du 7 octobre 1916.

elle appelle Maïakovski oncle Volodia prennent une connotation familière, confidentielle ; elle y raconte ses grandes peines et ses misères quotidiennes. « Toutes mes affaires de cœur restent comme avant : celui qui m'est cher je ne le lui suis pas et vice versa. » Elle pense qu'il en sera toujours ainsi. C'est son destin. Et elle confie ses desseins suicidaires. Tout cela sur un ton monocorde, calme, mais ô combien désolant : « J'écris comme si tu allais répondre. Ceci est absolument impensable pour toi ? Je serais tellement contente [1]. »

Enfin, Maïakovski répond. Les obsessions suicidaires d'Elsa l'ont réellement inquiété. Son ton est sévère, violent : il a une « envie irrésistible de la pendre » à cause de son état d'âme lugubre. Partagé entre l'affection paternelle et la tendresse lyrique, il lui demande de venir le voir à Petrograd, ou au moins de lui écrire, beaucoup, parce que ses lettres l'enchantent. « Celui qui t'aime toujours. L'oncle Volodia [2]. » Cette missive remplit Elsa de joie et elle continue ses confessions : manifestement, elle a une immense confiance en lui, il semble être alors la seule personne à qui elle dise tout... « Je me sens très seule et personne ne m'est cher. Ne m'oublie pas au moins toi qui m'es proche. Je me souviens toujours de toi et je t'aime... De toi, oncle Volodia, j'accepterais tout : seulement tu ne veux pas [3] ! » Maïakovski cache son embarras derrière les réprimandes. Il l'appelle encore : il faut venir, se voir. Or, Elsa fuit Petrograd, elle ne veut surtout pas être témoin de son idylle avec sa sœur. Elle se terre à Moscou. « Je suis tout le temps en train d'attendre que quelque chose de bien arrive par hasard. Mais rien n'arrive [4]. » Le quotidien semble rétréci, les études pesantes, malgré sa rencontre avec

1. *Ibid.*
2. Lettre du 12 octobre 1916.
3. Lettre du 22 octobre 1916.
4. Lettre du 2 novembre 1916.

Chagall qui produit sur elle une vive impression, et même si Maïakovski écrit de plus en plus souvent en insistant pour qu'elle vienne le voir. Il ne lui dit jamais rien de lui, de Lili, de leur relation, bref de sa vie. Or, les années 1915 et 1916 sont celles où la passion de Maïakovski pour Lili s'affirme et connaît ses moments les plus mouvementés, que reflète le poème « La Flûte des vertèbres [1] ».

Elsa, dans ses missives, lui reproche ce silence sur sa vie privée mais elle le pense, et elle le lui dit, heureux [2]. Et pourtant, à la fin de 1916, Maïakovski se fait plus pressant ; sa dernière lettre a des connotations d'appel au secours : « Arrive au plus vite... Il semble que maintenant tu sois le seul être à qui je pense avec amour et avec tendresse [3]. » En proie à une crise de dépression, peut-être à cause de la grande sœur, il appelle la petite. Ce cri de détresse incite Elsa à accourir sur-le-champ, depuis Moscou, malgré les difficultés matérielles, et bien qu'elle doive emmener sa mère car, pour l'heure, elle ne voyage pas encore seule. Dans ses souvenirs sur Maïakovski et dans *Fraise-des-Bois*, elle narre cette visite qui prend une tournure catastrophique : « Allez au diable, et toi et ta sœur. » Le bref séjour d'Elsa (qui loge avec sa mère chez Lili) se transforme en cauchemar. Il éclaire la nature complexe des liens que le poète entretient avec les deux sœurs, au moins jusqu'en 1916, peut-être même plus tard. « Toute ma vie, j'ai eu peur qu'il se suicide », dira Elsa dans ses souvenirs afin d'expliquer pourquoi elle est partie en courant à Petrograd, le soir même, dès que Maïakovski lui a écrit que « ses nerfs ne tiennent plus sur leurs jambes [4] ».

---

1. Claude Frioux, « Au milieu des révolutions », in Vladimir Maïakovski, *Lettres à Lili Brik* (1917-1930), Gallimard, 1969, p. 23.
2. Lettre du 18 novembre 1916.
3. Lettre du 19 décembre 1916.
4. Elsa Triolet, « Souvenirs sur Maïakovski », *op. cit.*, p. 35.

Bien que partagée entre des accès de fou rire et de désespoir, sa séparation avec Maïakovski sur le quai de la gare tourne au drame. « Dans le train, j'ai pleuré d'une manière inconsolable. Maman ne savait même pas quoi faire de moi. Vraiment, c'est la honte. Et tout ça, c'est à cause de toi, un tel monstre ! » Dans la même lettre, le ton change comme dans toutes les scènes des amoureux : « Cher Volodia, viens, ne te fâche pas après moi et ne t'énerve pas... Je t'attends avec impatience, je t'aime beaucoup. Et toi, est-ce que tu n'as pas cessé de m'aimer ? Tu étais si silencieux à la gare... Je t'embrasse mon très proche, fort, fort, viens[1]. » Maïakovski ne vient pas et les lettres d'Elsa expriment son désarroi, elle semble au bord du gouffre : « Je me sens triste et j'en ai assez de vivre dans ce monde... Je ne me sens pas bien. Si tu venais, mon cher petit proche, je t'en prie[2] ! » Rien ne va, ni le travail à l'usine, ni aucun autre projet ; absence de toute envie de faire quoi que ce soit. Mal dans sa peau, elle s'ennuie, la jeune Elsa, elle se sent enlaidie, « répugnante à voir ». Ce mal de vivre vient-il toujours de l'amour perdu auquel elle semble encore s'accrocher ? « Écris au moins que tu m'aimes fort comme avant[3]. »

Dans son journal tenu de septembre 1938 à mars 1939, Elsa dévoile son vécu difficile avec sa mère. Cette compagnie semble lui peser et la précarité matérielle ne fait qu'empirer le climat familial. « Pauvre maman, elle me gâtait pourtant bien, elle faisait des économies pour me payer des vacances confortables, et en échange elle n'avait que mes larmes et de la mauvaise humeur. » On retrouve l'impossible rapport maternel qui obsédera Elsa durant toute sa vie et dont ses romans se feront les

1. Lettre du 30 décembre 1916.
2. Lettre du 4 janvier 1917.
3. *Ibid.*

fidèles reflets. « Une mère n'est pas une compagnie pour ses grands enfants, c'est un empêchement pour tout au monde[1]. » La cassure de ses rapports avec sa mère remonte au moment de la mort de son père. Les deux femmes se retrouvent seules et Elsa cherche auprès de sa mère à combler le vide laissé par la disparition de son père et à se consoler de leur changement de mode de vie. Quelques jours après l'enterrement, elle voulut embrasser sa mère. Celle-ci détourna la tête et refusa le baiser. Elsa vécut cet affront comme un effondrement, le bonheur perdu, la fin de l'enfance, et pense avoir alors cessé d'aimer sa mère[2].

La révolution sortira la jeune fille de sa langueur. Deux mois plus tard, elle est dans la rue, elle participe à des réunions, projette de faire quelque chose pour la Douma de Moscou. Enthousiaste certes, mais ce n'est que le début : « Heureusement que l'aube de la révolution ne s'est pas révélée trop sanglante. Tout au moins ici chez nous[3]. »

Dans ses souvenirs, Elsa confie qu'elle a brusquement cessé de se confier à Volodia. « Il était clair qu'il racontait tout à Lili. » En septembre 1917, Maïakovski est à Moscou où il habite chez sa mère à la Presnia, quartier populaire de la ville. Puis il revient à Petrograd et suit les vagues de la révolution. Il donne des conférences, des lectures de ses poèmes. Le destin d'Elsa semble se séparer de plus en plus du sien. Il n'est plus que l'ami d'une vie, le beau-frère adoré et le grand poète vis-à-vis duquel elle se sentira toujours investie d'une mission de mentor.

---

1. 1er septembre 1938, in Journal manuscrit, septembre 1938-mars 1939. Fonds Elsa Triolet-Aragon, CNRS.
2. Edmonde Charles-Roux, « Elsa Triolet, une femme dans le feu », *art. cit.*
3. Lettre à Maïakovski du 8 mars 1917.

Son œuvre romanesque, dans laquelle Elsa a souligné qu'elle parle souvent d'elle-même à travers certains personnages, nous éclaire un peu sur la façon dont elle a intérieurement vécu la passion de Maïakovski pour sa sœur, surtout durant l'année charnière 1916. Si, dans *Fraise-des-Bois*, elle narre son amitié amoureuse avec Maïakovski d'une manière voilée, elle est beaucoup plus explicite dans sa nouvelle *Cahiers enterrés sous un pêcher*, écrite en 1944. Le temps ne semble pas avoir guéri la blessure narcissique de 1915, « cette date des plus joyeuses » de la vie de Vladimir Maïakovski. Elsa paraît raisonnable, et sa lucidité — cette lucidité fabuleuse qu'elle gardera toute sa vie — l'a empêchée de sombrer dans le désespoir. « Quand je pense à Vladimir, mon premier amour, c'est toujours dans cette forêt d'automne, auprès d'Odette [Lili] que je le vois, et j'avais un tel sens de la réalité, de la place que j'occupais dans le monde, que je n'ai jamais ressenti de la jalousie. » Ce sens aigu du réel, ce refus de voir dans sa sœur une rivale viennent de la conscience qu'Ella a de la beauté de la grande devant laquelle elle ne peut que s'effacer, ayant été depuis toujours subjuguée par elle. Comme dans le silence du confessionnal, protégée par ses personnages, elle semble d'une sincérité totale lorsqu'elle narre son amour, avec sa folle passion refoulée, nous laissant dans une de ses plus belles pages ce qui est sa définition de l'amour : « C'est à treize, à quatorze ans qu'on sait le mieux ce que c'est que l'amour. Il faut avoir le courage de l'inconscience pour supporter ce paroxysme, cette ligne toujours montante... » Aveu déchirant formulé une trentaine d'années plus tard : « J'aimais Vladimir, avec les forces fraîches de l'enfance qui rendent possible la concentration totale sur un seul être, gratuitement, sans rien demander en échange, sans connaître son malheur, noyée dans l'immense joie d'une présence, se contentant d'une

apparition fugitive, d'un son de voix... Sans jalousie, sans griefs, sans exigences, sans heurts de caractères, d'idées, sans rivales, sans rivalité, avec pour seule peine : l'absence ; pour seul espoir : le voir, l'entendre ! Pendant deux ans, je n'ai pas eu une seule pensée qui n'ait eu trait à Vladimir, je ne suis jamais sortie dans la rue sans penser que je pourrais le rencontrer, je ne vivais que par rapport à lui. C'est bien lui qui m'a tout appris de l'amour. Même l'amour physique. » Tout cela n'est cependant que du romanesque qui ne peut guère servir comme document biographique. D'autant plus que dans le légendaire familial l'opinion est bien arrêtée : entre Elsa et Maïakovski, il n'y a eu qu'un amour platonique [1]. Et le premier homme dans sa vie fut quelqu'un d'autre, bien connu alors de son entourage [2].

1. Entretien avec Ina et Vassili Katanian, Moscou, le 24 avril 1993.

2. Entretien avec Michel Apel-Muller, Paris, le 9 mars 1993.